

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

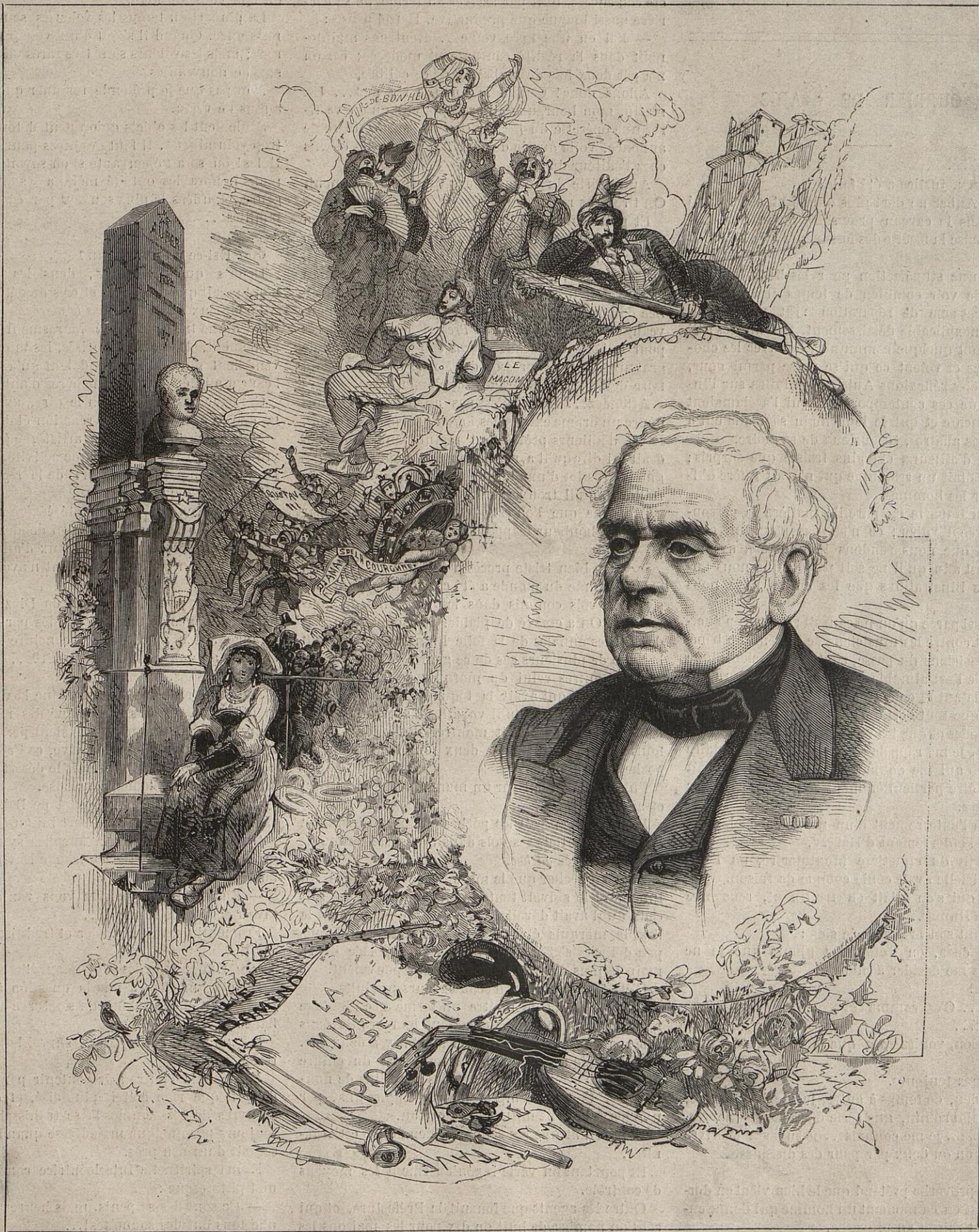
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1034 — 3 Fév. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne s'ra pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



FRANÇOIS AUBER

sés principales créations, son Monument funèbre au Père-Lachaise. — (Composition de M. Edmond Morin.)

SOMMAIRE.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : Les Blessés turcs; — L'Echouage de l'Amérique; — Les grands explorateurs de l'Afrique centrale; — Remise d'un sabre d'honneur à Abd-ul-Kérim. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille. — Voyage pittoresque à travers le monde. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : François Auber. — Blessés turcs et leurs médecins. — Echouage du paquebot l'Amérique. — La Danse guerrière. — Les grands Explorateurs de l'Afrique centrale. — Remise d'un sabre d'honneur au serdar Abd-ul-Kérim. — La Frégate « l'Incomprise. » — Le Bosphore et Constantinople. — Vue du Liban et Beyrouth. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

ENFIN, justice a été faite!

Auber ne dort plus oublié et abandonné dans le caveau provisoire qu'au Père-Lachaise la facétie des fossoyeurs appelle l'hôtel garni.

Ce sera une stupéfaction pour les historiens futurs que de voir combien de temps il aura fallu pour que cet acte de réparation vint venger Auber d'un inexplicable délaissement. Six années! Si les morts ont quelque communication avec les choses d'ici-bas et voient ce qui se passe parmi nous, quelles tristes réflexions Auber aura faites sur l'ingratitude de ces contemporains, qui l'acclamaient la veille encore et qui le lendemain s'en allaient à leurs petites affaires, insoucieux de sa gloire.

Il aura, d'ailleurs, été plus froissé que surpris; car Auber était un sceptique qui n'avait guère d'illusions sur les hommes.

Mais peu importe en pareille matière la personnalité privée d'Auber; ce n'est pas pour lui, c'est pour nous que nous rendons hommage à sa mémoire. C'est afin qu'il ne soit pas dit que nous faisons fi des illustrations que les autres pays nous envient.

C'est aussi parce qu'on ne saurait réagir trop énergiquement contre les musiciens de l'avenir au bénéfice des musiciens du passé, contre l'art scientifique au profit de l'art aimable dont Auber fut un représentant éclatant et convaincu.

Tandis que toutefois on prononçait son éloge sur tous les modes et que les harangues succédaient aux harangues, je me rappelais *in petto* un commentaire du maestro qui me donnait à penser qu'il n'avait pas lieu d'être particulièrement sensible à ce genre d'hommages.

C'était à l'enterrement d'un musicien également célèbre, à l'enterrement d'Halévy.

On sortait du cimetière Montmartre, où l'éloquence officielle avait coulé comme de raison.

Auber, qui s'en allait en trotinant, rencontre Alexandre Dumas.

Et passant son bras sous le sien :

— Mon cher, on s'étonne toujours que je ne veuille pas me décider à mourir.

— Hein!

— Oui... C'est comme cela.

— Mais...

— Eh bien, voulez-vous que je vous donne mon secret?

— Donnez toujours.

— Eh bien, de temps à autre, je viens entendre, comme aujourd'hui, une série d'oraisons funèbres, et après cela... je me connais... je suis sûr de vivre encore un an ou deux par peur des discours.

Le proverbe prétend que le bien vient en dormant. Il est en ce moment un homme qui donne curieusement raison au proverbe.

Cet homme, c'est Hetzel, le spirituel et habile éditeur.

Il fut un temps où, faisant des prodiges d'intelligence, Hetzel avait peine à lutter contre la male-

chance. Aujourd'hui, c'est une revanche complète de la fortune.

Hetzel, en effet, a publié tous les livres de Jules Verne.

Ce fut une affaire excellente. Mais le débit de toute œuvre a des limites. Lorsque Hetzel eut écoulé je ne sais combien de mille exemplaires du *Tour du monde*, il se dit :

— Allons! voilà un volume qui a vaillamment produit. Passons à autre chose.

Pas du tout... Le théâtre de la Porte-Saint-Martin s'avise d'extraire une pièce du *Tour du monde*. Résultat : Hetzel vend cinquante autres mille exemplaires de l'ouvrage en six mois ou un an.

Toutefois le *Tour du monde*, si fantastique qu'il ait été son succès, finit par arriver au terme de sa carrière aussi longue que productive. Hetzel pense :

— J'ai eu une fière veine... Revenons maintenant dans la réalité courante et modérée; car on n'a pas deux fois des aubaines de ce calibre.

Allons donc! Quand la fortune s'y met... Un matin, mon heureux gaillard apprend qu'on va tirer une opérette du *Docteur Ox*. Et, sur cette seule annonce, voilà que le docteur fait affluer les clients chez l'éditeur du livre.

Autre série du même genre que précédemment. On tire sans relâche.

Et précisément à l'heure où Hetzel, tout entier au succès du *Docteur Ox*, ne pensait plus au *Tour du monde*, un des journaux les plus répandus de Paris, la *Petite Presse*, publie en feuilleton le célèbre roman et lui refait une popularité. C'est comme une traînée de poudre : nouveau succès pour l'éditeur, nouveau succès pour la *Petite Presse*; nouveau succès pour le *Tour du monde* en un clin d'œil, splendide gravure dont les presses du *Monde illustré* ont dû faire déjà plusieurs tirages supplémentaires.

Attendez... Hetzel n'est pas au bout... On annonce un drame extrait des *Enfants du capitaine Grant*. Il est d'ailleurs prêt à tout maintenant. On viendrait lui dire qu'il a, sans avoir pris aucun billet, gagné le gros lot d'une loterie au capital de plusieurs millions, qu'il trouverait la chose toute naturelle.

Ajoutons que l'on est joyeux de voir une fois par hasard le bonheur frapper à la porte du mérite.

Un bien triste procès a été jugé ces jours-ci. Une femme du monde a été condamnée pour une série de vols commis dans les magasins de nouveautés. On a essayé de plaider la monomanie. Et, de fait, les annales de la folie humaine conservent la trace de plusieurs cas de ce genre.

Entre autres celui du marquis de X..., archimillionnaire, qui avait la toquade incompréhensible de voler tout ce qu'il voyait. Il s'en allait dans les magasins, se faisait montrer des bijoux et en fourrait tranquillement deux ou trois dans sa poche.

Puis il continuait par un marchand de curiosités, et ainsi de suite.

Le soir, il rentrait les poches pleines et installait le produit de tous ses vols dans une sorte de musée qu'il avait créé *ad hoc*.

Pour empêcher que le marquis ne fût arrêté, un intendant le suivait toute la journée et indemnisait ceux qu'il avait dévalisés. On raconte même qu'à la fin, le marquis étant connu, certains marchands peu délicats s'efforçaient de placer à portée de sa main le plus d'objets précieux qu'ils pouvaient.

C'était une manière d'écouler leurs produits.

On fut obligé de mettre un terme à ce filoutage réciproque en coffrant finalement le marquis dans une maison de santé, où il est mort il y a deux ans.

Mais, folie à part, on ne se doute pas du chiffre énorme qu'atteint le vol dans les magasins de nouveautés. Cela se compte, pour quelques-uns, par une perte de cent mille francs par an.

Et pourtant une surveillance bien active est organisée.

Et pourtant on varie ingénieusement les moyens de contrôle.

Outre les agents que fournit la Préfecture, et qui sont au nombre de huit ou dix pour les maisons les plus fréquentées, il y a des *agentes* qui rendent des services d'autant plus grands qu'elles inspirent moins de méfiance.

Les *agentes* ont l'air d'acheteuses, et souvent les

commis eux-mêmes ne les connaissent pas. Elles circulent ou marchendent tout en observant.

Si elles remarquent quelque chose de suspect, elles ont un signe particulier qui dénonce la fraude. D'ailleurs, le plus souvent, elles évitent de provoquer un scandale dans l'établissement.

C'est à la sortie qu'elles font arrêter les voleuses par des employés dont c'est l'attribution et qui se tiennent aux environs des caisses.

On laisse faire à la délinquante deux ou trois pas au dehors, puis on l'aborde :

— Veuillez me suivre.

— Mais...

— Vous emportez des objets qu'on vous a vue voler. Pas de bruit. Entrez avec moi dans une salle où l'on vous fouillera.

La plupart du temps les voleuses se rendent sans résistance. Quand il s'agit d'un voleur, c'est différent; mais les voleurs sont très-rare dans les magasins de nouveautés.

Non pas que je prétende insinuer que notre sexe a plus de vertu.

Seulement les objets qu'on peut détourner là sont trop volumineux. Il faut des jupes pour les cacher... Hélas! on serait épouvanté si on savait combien de noms honorables ont été mêlés à des affaires de ce genre, étouffées le plus souvent par égard pour les familles...

Est-ce un renouveau?

Depuis quelque temps, dans les ateliers, on n'entendait que doléances et cris de détresse.

Le fameux : *l'Art est dans le marasme* était un refrain d'une triste actualité. Marasme il y avait bien réellement, et les plus favorisés, les mieux cotés ne vendaient plus ou ne vendaient qu'à des prix de beaucoup inférieurs aux enchères d'antan.

Ces enchères, il faut bien le dire, avaient poussé les choses à outrance. La réaction était inévitable.

Mais voici que la Bourse artistique (car c'est une vraie Bourse) a repris quelque activité. La vente de Diaz a été le point de départ de la *reprise*, comme dit le langage de la coulisse.

Entre parenthèses, on a été légèrement surpris à la vente de Diaz de voir qu'en dehors de ses œuvres il possédait tant de tableaux d'autrui. Des familiers de son atelier affirmaient n'avoir jamais vu ces toiles.

De même, pour les œuvres de Diaz même, une telle abondance de tableaux gardés par lui semblait étrange... En aurait-il fallu conclure qu'il ne vendait pas autant qu'on le supposait?...

Mais passons.

Après la vente de Diaz est venue la vente de Fromentin, qui, elle aussi, a donné des résultats très-beaux. Il avait vraiment un talent personnel et une note d'une impression bien vive, ce Fromentin!

La façon dont il interprétait le désert et sa poésie morte était spécialement curieuse.

Cela me rappelait ce joli mot de Balzac sur Félicien David, un poète du désert lui aussi.

On venait d'exécuter la fameuse symphonie qui avait fait merveille. Balzac trouve David, et lui sautant au cou :

— Eh bien! vous pouvez vous vanter, vous, de savoir écouter le silence!...

Fromentin savait regarder et traduire le vide.

Espionnage des espionnages!

Depuis que *Dora* a mis la question à l'ordre du jour dans tous les salons, on s'observe avec une méfiance bizarre.

A quoi reconnaître les... surveillantes internationales?

J'entendais l'autre soir soutenir par une femme d'esprit que rien n'était plus aisé, et que les manœuvres de ces femmes-là se trahissaient presque toujours par quelque maladresse quand on les observait d'un peu près.

Et ma spirituelle interlocutrice concluait par ce mot pittoresque :

— Ce sont des serpents, mais heureusement presque tous ont des sonnettes!...

Où diable les questions d'étiquette vont-elles se nicher?

On disserte de côté et d'autre, dans les journaux,

à propos d'une réforme dont la toilette masculine est, assure-t-on, l'objet en ce moment. Il aurait été décrété par un *magister elegantiarum* quelconque qu'il était, sans qu'on s'en fût aperçu, monstrueusement impoli d'aller dans le monde avec une montre.

Car cela semble dire :

— Je tiens à ne pas m'ennuyer trop longtemps chez eux, et j'ai pris mes précautions pour cela.

Il est vrai qu'on pourrait tout aussi bien donner cette interprétation gracieuse :

— On oublie si facilement l'heure dans une aussi agréable société, que j'ai besoin de mon régulateur pour me rappeler que je ne dois pas abuser de votre bonne grâce et vous faire coucher trop tard.

Un madrigal du siècle dernier avait résolu la question d'une façon plus galante,

Il disait :

Lorsque je vais auprès de celle
Dont le cœur a reçu ma foi,
J'ai pris l'habitude nouvelle
De porter deux montres sur moi,
L'une avance... je la regarde
Quand vient l'heure du rendez-vous;
Et je prends celle qui retarde
Quand il faut quitter ses genoux.

A la bonne heure! C'était là une innovation charmante. Mais nous avouons que nous ne comprenons pas fort bien la délicatesse de la réforme aujourd'hui proposée.

Pourquoi proscrire cette chaîne dont les chatolements égayaient un brin le lugubre ensemble de notre tenue de croque-morts? Ne craint-on pas d'avoir l'air de donner ainsi à entendre qu'on se met en garde contre les pick-pockets qui pourraient se trouver au nombre des invités?

~ Je lisais hier le volume qu'Offenbach vient de publier sur son voyage en Amérique.

Entre autres détails curieux, j'y trouvai celui-ci :

Il existe là-bas des restaurants où l'on donne la nourriture pour rien. Ne pas croire que ce repas gratuit soit composé de choses frivoles. Offenbach donne le menu tel qu'il l'a copié sur place :

Un jambon,
Un énorme morceau de bœuf rôti,
Lard aux haricots,
Salade de pommes de terre,
Olives, cornichons, etc.,
Fromages.

Vous remarquerez avec quel art perfide le programme de cette orgie gastronomique est combiné. Rien que des choses qui étouffent ou des choses qui dessèchent le palais.

C'est qu'il y a un ingénieux dessous de cartes à la combinaison.

On mange, à la vérité, pour rien, mais à condition de consommer sur place. Or, des consommations de cette espèce altèrent horriblement. Il faut boire.

C'est là que le malin restaurateur attend sa clientèle gratuite.

Il se rattrape sur la bière et le vin.

Ne pas croire que l'Amérique, d'ailleurs, ait la primeur de l'invention. Paris l'a vue fonctionner sous Louis-Philippe en la personne d'un pâtissier qui débitait, lui aussi, de la galette gratis.

Mais il obligeait les amateurs à arroser chaque tranche d'un verre de liqueur.

Un jour, un gavroche entra, mangea et prit la fuite. Le pâtissier courut après lui et voulut le faire arrêter, sous prétexte d'escroquerie. On lui donna tort, et la spéculation périclita.

C'est le cas de dire : Rien de nouveau sous le soleil.

~ A propos de gastronomie, on signale un projet excentrique dont la réussite me paraît cependant assez souhaitable.

Las de la cuisine de restaurant ou de cercle, un certain nombre de célibataires de *high-life* ont fondé une sorte d'association qu'ils ont intitulée la *Ligue du pot-au-feu*.

La *Ligue du pot-au-feu*, comme son nom l'indique, se propose de substituer la vraie nourriture de famille à tous les plats plus ou moins frelatés auxquels sont condamnés ceux qui ne peuvent vivre à home.

La *Ligue du pot-au-feu* compte ouvrir en plein boulevard une maison où la cuisine sera faite par des cordons-bleus bourgeois. Le pot-au-feu notamment y sera l'objet d'un véritable culte et confectionné dans une série de petites marmites qui ne contiendront de bouillon que pour six personnes chacune.

Il faudra être *présenté* pour être admis à l'honneur de déguster ces menus raffinés par leur simplicité même.

L'idée est bonne, reste l'application. J'ai grand-peur que les cordons-bleus à force de popoteraient quotidiennement pour un trop grand nombre de viveurs n'aient tôt fait de se gâter la main.

~ Un des héros du jour, héros dont la vogue est d'ailleurs amplement justifiée, c'est M. le commandant Cameron, l'inatigable explorateur.

Sa présence à Paris a donné lieu à de nombreuses manifestations de sympathies dont il est deux fois digne, et par son intrépidité et par la modestie avec laquelle il accueille tous les hommages. Celui qui ne recule devant aucun péril, qu'aucun obstacle n'intimide, est ému, tremblant comme une jeune fille quand il entend faire son éloge.

Au banquet donné en son honneur par la Société de géographie, le commandant Cameron a été fêté avec un véritable enthousiasme.

On sait que, comme Livingstone, il ne se repose un instant que pour entreprendre aussitôt une exploration nouvelle.

A la fin de la semaine, il doit se remettre en marche et tenter un voyage encore plus aventureux que les précédents.

Admirable spectacle que celui que donne la volonté humaine aux prises avec les résistances de la nature, qui lui dit :

— Tu n'iras pas plus loin!

Quelles pensées étrangement grandioses et noblement inquiètes doivent assaillir l'homme qui, dans le désert, va devant lui à la rencontre de luttes dont il ne peut même pas pressentir la durée, dont il ne saurait deviner les péripéties toujours fécondes en imprévu!

Et cela sans aucun autre but que l'amour d'être utile, car les questions d'intérêt restent absolument étrangères à ces voyages dédiés exclusivement à la science.

Quelle a été la récompense du commandant Cameron, gloire à part?

On lui a remis l'autre jour, de la part du ministre, les insignes... d'officier de l'Université.

Certes, je ne prétends pas diminuer la valeur de ces palmes professorales, mais n'y a-t-il pas quelque disproportion entre les services rendus et ce témoignage un peu enfantin?

Que voulez-vous qu'il en fasse de ces broderies, d'un très-joli effet dans une chaire de collège, mais singulièrement dépaysées chez les indigènes du centre de l'Afrique?

Bonne chance, commandant! votre tâche est belle entre toutes. Il ne faut pas seulement un cœur de fer pour l'entreprendre, il faut un corps de fer pour l'accomplir. Vous avez les deux. Bonne chance, commandant!

~ Une statue à l'horizon. La statue de Scribe.

Si l'ingénieur et fécond auteur avait vu le jour dans une ville de province, il y a longtemps qu'il aurait son piédestal. Mais quand on est Parisien, on se noie dans le nombre des illustrations.

A moins que quelque hommage spécial ne vienne vous tirer de la foule.

C'est ce qui est arrivé, par exemple, à Casimir Delavigne, à qui ses anciens camarades du collège Henri IV ont, dans la cour même du collège, dédié un buste modeste.

C'est ce qui va arriver à Scribe, dans des conditions tout à fait honorables pour sa mémoire. Ce sont ses amis qui prennent l'initiative de la souscription. Quant à la statue, on aurait obtenu la permission de l'installer dans la cour du Conservatoire.

D'aucuns ne manqueront pas de protester.

Il est convenu, dans un certain milieu littéraire, de cribler d'ironies dédaigneuses le nom de Scribe. Les démolisseurs se sont particulièrement acharnés sur sa réputation.

Est-ce juste? Non assurément.

Scribe ne fut ni sans défauts, ni sans défaillances. Le style qu'il imagina et qu'on n'a jamais parlé qu'au pays spirituellement appelé la *Scribie* par un géographe de fantaisie, ce style est incorrect, vulgaire parfois, souvent prétentieux.

Qui le conteste?

Mais qui contestera aussi que cet homme ait été l'incarnation vivante de l'habileté théâtrale et de la science dramatique?

Remarquez que je n'ai pas dit de l'*art*.

C'est bien quelque chose, cela!

Trouvez-en donc beaucoup qui aient une valeur aussi personnelle, une aptitude aussi exceptionnelle prodigieuse!

A ce titre, Scribe doit survivre.

Ses drames lyriques, même sans la musique et défalcation faite des *lapses* étranges dont ils sont semés, sont des œuvres d'une réelle beauté.

La *Juive* et les *Huguenots* suffiraient à faire aujourd'hui la renommée d'un nouveau venu.

Quant à son théâtre de comédie, il sert de type à ceux que vous acclamez le plus haut, à M. Victorien Sardou, par exemple.

Louis Desnoyers, qui était un des plus fins appréciateurs de son temps, a donné jadis du talent de Scribe une définition charmante et juste.

Il a dit :

— C'est un homme qui trouve moyen de faire du tulle avec des ficelles.

Un miracle, tout simplement!

~ Sur la même page d'un carnet de ce même Louis Desnoyers qui est en notre possession, nous avons trouvé une autre définition qui s'adresse justement à Casimir Delavigne, dont je parlais tout à l'heure.

— Delavigne, dit Louis Desnoyers, a les plus hautes aspirations, mais il est retenu par un bourgeoisisme dont il ne se débarrassera jamais... *C'est en ballon captif.*

Peut-on mieux dire?

~ Une méchanceté féminine finement aiguë.

On parlait des projets de mariage d'une beauté célèbre, laquelle beauté appartient au demi-monde.

Ce qui ne l'empêche pas d'être à la veille d'épouser un gentilhomme des plus riches.

— Quelle singulière union! disait-on.

— Où a-t-il la tête?

— Quel motif a pu le pousser à faire une semblable folie?... Pourquoi se marie-t-il avec cette femme.

— Pourquoi? continua M^{me} de B... avec un sourire impitoyable... C'est peut-être le seul moyen qu'il ait trouvé de ne pas se ruiner pour elle!

PIERRE VÉRON.

LE BAL DE L'OPÉRA a toujours été un grand sujet de curiosité, surtout pour ceux qui sont dans l'impossibilité de s'y présenter; nous avons donc pensé qu'il serait agréable à une grande partie de nos lecteurs, aussi bien de Paris que de la province et de l'étranger, de connaître ce dernier refuge du carnaval dans cette brillante salle de l'Opéra transformée en palais des *Mille et une Nuits* pour les quatre nuits de fêtes organisées par M. Halanzier.

M. Scott a rendu avec la plus grande exactitude la décoration architecturale de la scène du théâtre, devenue salle de bal, et M. Morin, saisissant sur le fait les groupes de danseurs costumés, les a reproduits de telle façon que les assistants les pourront reconnaître. C'est donc pénétrer réellement dans cette turbulente et joyeuse cohue que de regarder notre immense gravure; il n'y manque que les sons entraînants de l'orchestre de Strauss et de Métra.

Et maintenant, que ceux de nos abonnés que la vue d'un tel spectacle pourrait gêner veuillent bien remarquer que notre gravure est en dehors de notre journal, qui sert le plus souvent de récréation dans la famille. Aux autres, nous répéterons : prenez un loup et un domino.

NOS GRAVURES

Les Blessés turcs

Nous n'avons pas hésité, lorsque des documents sérieux nous sont parvenus sur ce qu'il est convenu d'appeler les atrocités turques, de les publier; nous avons même été les premiers à représenter les massacres qui ont soulevé l'indignation de l'Europe entière (voir les massacres de Trewnich, numéro du 6 mai 1876) et amené les complications que la dernière conférence n'a pu résoudre. Mais, dans notre impartialité bien connue, à côté de ces excès sanglants, nous avons également montré certaines représailles non moins blâmables de la part des chrétiens, et des Monténégrins particulièrement.

Ainsi, dans notre numéro du 15 juillet de la même année,



Blessés turcs et leurs Médecins.

(Photographie très-répandue à Constantinople, communiquée par MM. Abdullah frères.)

nous représentions, d'après un croquis très-véridique, un chef de ces derniers recevant et comptant les nez coupés par ses soldats.

Ce sont des mutilés de cette sorte qui, ramenés à Constantinople parmi les blessés ou les prisonniers rendus, ont été choyés par le sultan lui-même, qui a voulu que l'un d'eux restât dans son palais, puis photographiés avec les docteurs anglais qui les ont soignés.

Cette photographie a été très-répandue non-seulement à Constantinople, mais à l'étranger, où les Turcs ont intérêt à montrer qu'ils ne sont pas les seuls barbares de la péninsule des Balkans. Nous la publions nous-mêmes à titre de curiosité et sans commentaires, n'ayant pas à représenter de blessés serbes ou monténégrins, les Turcs, en guerre, ne faisant pas de quartier.



ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Échouage du paquebot l'Amérique près de Longbranch.

(Dessin de M. Féra.)



LA DANSE GUERRIÈRE.

Jules L'AVÉE

L. Chapon/sc

Échouage de « l'Amérique »

Une fatalité semble, en quelque sorte, s'acharner sur le magnifique paquebot transatlantique l'Amérique. Déjà, il y a deux années, ce malheureux navire, à la suite d'une voie d'eau, a été abandonné en plein Océan par son équipage et recueilli à moitié submergé par un steamer anglais. Cette année encore, la série d'effroyables tempêtes qui a agité l'Atlantique durant la première huitaine de janvier lui a été fatale. Le 9 janvier, au moment où ce navire, venant du Havre, arrivait en vue des côtes des États-Unis, la violence de la tempête le fit échouer à 4 milles au nord de Longbranch. Il était trois heures du matin; malgré l'obscurité et le mauvais état de la mer, tout le monde fut sauvé, sauf trois hommes de l'équipage. Les malles, les espèces et les passagers purent être mis à terre, grâce au dévouement des matelots et à l'intelligente direction des officiers. Le lendemain, l'Amérique, renfloué, entra dans le port de New-York, n'ayant subi aucune avarie sérieuse.

Les grands Explorateurs de l'Afrique centrale

MAGE (EUGÈNE), né en France en 1837, était lieutenant de vaisseau en 1861, lorsque le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, l'envoya en mission au Tagant pour traiter avec un roi maure. Il réussit parfaitement et rapporta une bonne description de cette partie du Sahara. Il repartit en 1863 pour un voyage beaucoup plus long et plus important. Il devait aller au Segou traiter avec le roi Ahmadou, chef d'un grand empire sur le Niger, et revint en France par Tombouctou et le désert. La première partie de son projet seulement s'accomplit. Accompagné par M. Quintin, chirurgien de marine, il passa près de trois ans auprès du noir roi de Segou, releva le cours supérieur du Niger et rapporta une masse de renseignements sur le Soudan occidental, très-imparfaitement connu avant lui, et qui offre un si grand intérêt pour la France à cause de sa proximité de notre colonie du Sénégal.

L'intrépide voyageur périt dans la nuit du 18 au 19 décembre 1869 avec tout l'équipage de la *Gorgone*, qu'il commandait, en face d'Ouessant.

CHAILLÉ LONG-BEY (CHARLES), qui se dit volontiers Français, est né en 1843 à Baltimore, en Amérique, d'une famille protestante française exilée par la révocation de l'édit de Nantes. Il a fait la campagne de la guerre de sécession dans les rangs de l'armée du Nord, et est venu en 1870 en Égypte où on lui offrait le grade de lieutenant-colonel d'état-major. Désigné, sur sa demande, pour accompagner le colonel Gordon dans le haut-Nil en 1874, il obtint de celui-ci une mission auprès du roi M'tesa. Il fit plusieurs centaines de lieues suivi seulement de deux soldats à travers un pays inconnu et des populations hostiles, et fut reçu d'une façon vraiment royale par le monarque nègre. Il est à remarquer que le cheval du jeune officier est la première bête de cette espèce qui soit parvenue sous cette latitude; elle effraya fort les sujets de M'tesa qui imaginaient que cheval et cavalier ne faisaient qu'un. M. Chaillé-Long revint en descendant dans une barque le Nil, dont le cours, sur ce point, était inconnu avant lui, et découvrit un nouveau lac traversé par le fleuve, et lui donna le nom d'Ibrahimya. Il y fut attaqué par des bandes de sauvages, et leur tua plus d'une centaine d'hommes avec ses deux soldats. M. Chaillé-Long a dirigé l'année suivante une expédition chez les Makarikas.

BARTH (HENRI) est un des plus fameux et des plus savants explorateurs de l'Afrique. Il est né à Hambourg en 1821 et se fit remarquer de bonne heure par sa passion des voyages. Il visita successivement le Maroc, Tripoli, la Marmarique, l'Égypte, où des voleurs le dépouillèrent et le laissèrent pour mort dans le désert, l'Arabie et l'Asie-Mineure. En 1850, il partit avec Richardson et Overweg pour le grand voyage qui devait illustrer son nom. Ses deux compagnons moururent tués par le climat, mais lui revint, en 1865, avec la plus ample moisson de renseignements qu'un voyageur ait jamais rapportée. Il avait visité le lac Tsad, le royaume de Bornou, découvert la Binoué, traversé de

part en part l'immense empire des Fellatas, relevé trois cents lieues du cours du Niger, inconnues avant lui, et séjourné pendant plusieurs mois dans cette mystérieuse Tombouctou, d'où notre Gaillé était seul revenu avant lui. Barth est mort en 1865.

LEJEAN (GUILLAUME) a été consul de France à Massoua. Il a été plus courageux qu'heureux, et s'il n'a point fait les grandes découvertes pour lesquelles il s'était préparé par les plus solides études, il a du moins publié de bons travaux sur l'Abyssinie, le Nil blanc et la Turquie. Il est mort peu de temps après la guerre.

MARCHE (ALBERT) a fait, de 1872 à 1874, en compagnie du marquis de Compiègne, un voyage dans la région du Gabon. Les deux amis se proposaient de reconnaître le cours de l'Ogowé, grand fleuve qui vient se jeter à la mer près de notre colonie. Une attaque des sauvages Okandans, qui mit leur escorte en déroute, les obligea de rebrousser chemin, n'ayant accompli qu'une partie de leur tâche. M. de Compiègne a raconté leurs émouvantes aventures dans deux volumes intitulés *L'Afrique équatoriale*.

M. Marche est reparti pour l'Ogowé l'année dernière avec M. Savorgnan de Brazza. Le but, cette fois, est de traverser l'Afrique de part en part. Espérons que ce voyage sera plus heureux que le premier.

DECKEN (CHARLES, baron DE), né en 1833, était fils d'un chambellan de Hanovre, marié à la princesse Adélaïde de Pléss. Tourmenté par la passion des voyages, il fit une première excursion en Algérie et dans le Sahara en 1857. Après diverses tentatives, de 1860 à 1863, pour pénétrer dans des régions inconnues de l'Afrique orientale, il équipa à ses frais deux vapeurs; remonta en 1864 la rivière Juba, et fut massacré avec la plus grande partie de son escorte par des musulmans fanatiques.

ROHLFS (GERHARD) est né en Allemagne en 1834. Bien qu'il n'ait négligé aucune occasion de nous aliéner les populations sahariennes et de témoigner sa haine pour la France, nous n'en louerons pas moins en lui l'instruction profonde, l'audace à toute épreuve, la ténacité inaltérable qui font les grands voyageurs. Il eut, en 1861, la bonne fortune de guérir le grand schérif d'Usan, au Maroc, d'une maladie grave, devint son ami, obtint de lui une mule et une robe blanche, emblèmes de sainteté, et put parcourir, sous un déguisement musulman, en toute sécurité, les pays sahariens, dont il n'est pas un habitant qui ne tienne à honneur d'égorger un chrétien. C'est ainsi qu'il visita le Taflelt, le Touat, Rhât, Gadamès. En 1865, il repartit de Tripoli et traversa l'Afrique de part en part par le désert, le Bornou et le Nyffé, pour aboutir à Badagry, traversant nombre de régions inconnues avant lui. En 1869, il fit partie de l'expédition d'Abyssinie, et, en 1873, commanda une exploration du désert lybique, organisée par les soins du khédive.

STANLEY est Américain. Il était correspondant du *New York Herald* à Paris, lorsque M. Benett, propriétaire de ce journal, vint le trouver et lui dit : « On est sans nouvelles de Livingstone, allez à sa recherche; voici un bon de 100,000 francs. » M. Stanley partit, organisa une caravane à Zanzibar, et eut le bonheur de retrouver à Oujiji le vieux et illustre voyageur, malade, désespéré, sans ressources, qui le reçut comme un sauveur. M. Stanley fit preuve de tant de courage et de telles capacités dans cette dangereuse mission que les directeurs du *New York Herald* et du *Daily Telegraph* de Londres se cotisèrent pour faire les fonds d'un voyage d'exploration dont il fut chargé. Ce voyage dura encore. On a eu récemment des nouvelles du jeune explorateur. Il était parti de Zanzibar, avait piqué vers le nord-ouest du continent africain en côtoyant une rivière, la Chimiyou, qui est probablement la tête extrême du Nil, gagné le Victoria-Nyanza, dont il a complètement fait le tour sur une barque dont il avait emporté les pièces, visité le roi M'tesa, poussé une reconnaissance jusqu'à l'Albert Nyanza, et revenait vers Oujiji pour s'enfoncer plus avant encore dans l'inconnu.

CAMERON, l'illustre voyageur que l'on acclamait vendredi dernier à la Sorbonne, est né vers 1844. Il avait, comme marin, séjourné pendant deux ans sur la côte

de Zangouébar, où il s'était familiarisé avec le kisaouheli, espèce de langue franque comprise très-loin dans l'intérieur de l'Afrique, de sorte que, lorsqu'en 1872 on songea à organiser une expédition pour aller à la recherche de Livingstone, on jeta tout naturellement les yeux sur lui. Il partit, en 1873, avec trois autres Anglais, et rencontra dans l'Ounyanymbe le corps de Livingstone que rapportaient ses serviteurs. De ses trois compagnons, l'un mourut de la fièvre, l'autre se tua dans un accès de fièvre chaude, et le troisième, accablé par la maladie, revint à la côte. L'intrépide Cameron, presque aveuglé par une ophtalmie, n'en continua pas moins sa route. Il fit le tour de la partie sud de l'immense lac Tanganyika, découvrit la rivière par laquelle il se déverse dans le Congo, constata que le Loualaba découvert par Livingstone était bien le Congo, traversa le vaste empire nègre d'Oroua, chez le souverain duquel il résida quelque temps, débrouilla l'énorme réseau de rivières et de lacs qui drainent le centre africain, l'un des pays du globe les mieux arrosés et les plus fertiles, et arriva enfin à l'Océan Atlantique, après trente-trois mois de fatigues inouïes. Il est revenu en Europe enthousiasmé des richesses végétales et minérales des pays qu'il a traversés, et se propose d'y retourner afin de préparer les voies à la civilisation. Il a été nommé, à son retour, commandant dans la marine anglaise et décoré de l'Ordre du Bain, distinction qui ne s'était jamais donnée à un officier de son rang.

BAKER (Sir SAMUEL WHITE) est né en 1821 en Angleterre. Il eut de bonne heure la passion des voyages, et alla à Ceylan, dont il fut l'un des plus infatigables chasseurs. Le bruit des découvertes de Burton et de Speke l'attirèrent vers le Nil, et il partit de Khartoum, en 1862, avec une suite nombreuse, pour aller au-devant de ce dernier, engagé alors dans sa seconde expédition avec Grant. Il le rencontra à Goudokoro, et, ayant appris de lui qu'il existait à gauche de son itinéraire un lac que traversait le Nil, et qu'il n'avait pu visiter, il résolut d'y aller, et, après mille dangers et des fatigues incroyables courageusement supportées par M^{me} Baker, qui l'accompagnait, il découvrit le lac Albert Nyanza. « Le haut-Nil, dit Baker en revenant de son voyage, est l'enfer des noirs. » Les chasses à l'homme, la traite, désolent ce pays et le dépeuplent. Huit ans après, sir Samuel obtenait du khédive le commandement d'une expédition composée de 2,000 hommes, pour aller combattre ce hideux fléau. Après deux ans de luttes et de trahisons sans nombre, traversés des péripéties et des aventures les plus émouvantes, entre autres une retraite de 120 kilomètres, avec une poignée d'hommes, à travers des nuées de nègres embusqués dans les herbes, il dut laisser au colonel Gordon le soin d'achever sa tâche. La qualité saillante de sir Samuel Baker est un courage extraordinaire. Il est de la race des anciens *conquistadores* espagnols.

NACHTIGAL (Le docteur J.) est Allemand, comme M. Rollfs, mais il est loin de partager sa haine contre nous. En venant, en 1875, recevoir la médaille d'or de la Société de géographie de Paris, il a dit avec le plus aimable à-propos : « Quand j'étais au cœur de l'Afrique, je me figurais être le représentant de l'Europe et de la civilisation et non celui d'un seul pays. » Parti de Tripoli en 1869, il arriva au Bornou, où il remit au roi des présents dont il était chargé de la part du roi de Prusse, et, après avoir exploré le pays Tibbou, où il fut pris et entendit discuter sa mort devant lui, et d'où il ne s'échappa qu'en achetant son géolier, il pénétra dans le Baghirmi, dont le roi Abou Sekir (le père du couteau) l'emmena dans d'immenses chasses à l'esclave qu'il organisait, le rendant pendant trente-quatre jours spectateur d'atrocités sans nom. Le docteur entra ensuite dans le Ouadaï. Son compatriote Vogel y avait été assassiné quinze ans auparavant, et il est le premier Européen qui en soit ressorti. Le roi avait changé, heureusement pour lui, et se montrait désireux de civiliser son royaume. Nachtigal visita le Darfour six mois avant que l'Égypte en fit la conquête, et arriva enfin, en 1873, à Khartoum, après quatre ans de séjour en pays barbares.

MIANI (GIOVANI), né en 1810, en Italie, était doué d'une imagination ardente et a eu une des existences les plus tourmentées qu'on puisse rêver. Soldat de l'indépendance italienne en 1848, il dut s'enfuir après la défaite de la Révolution et consacra dès lors sa vie et

sa fortune au problème des sources du Nil. Ruiné par plusieurs expéditions, il se refit des ressources en chassant l'éléphant et, à la tête de 100 soldats et de 150 porteurs, entreprit décidément, en 1859, de remonter le fleuve jusqu'à sa source. Déjà il n'était plus qu'à 60 milles du lac Albert-Nyanza, lorsque son escorte épouvantée refusa d'aller plus loin. Désespéré, il grava son nom sur l'écorce d'un gros tamarinier qui porte depuis dans le pays le nom d'Arbre de Miani, et dut rebrousser chemin. Il fut nommé directeur du Jardin zoologique de Khartoum; mais, en 1871, en apprenant le succès du voyage de son ami Schweinfurth, il résolut de reprendre sa route et d'aller plus loin que lui. Un incendie détruisit tous ses bagages et il resta prisonnier des indigènes. Une caravane le recueillit; mais, épuisé par les fatigues, il mourut dans le pays des Monbottous en novembre 1872. Deux Akkas appartenant à la race naine décrite par Hérodote sous le nom de Pygmées et retrouvés par Schweinfurth, que Miani ramenait, sont parvenus en Italie, où ils sont élevés aux frais du gouvernement.

CHAILLU (PAUL-BELLONI DU) est né Français et s'est fait naturaliser Américain. Il a visité à deux reprises les pays du Gabon. Ses récits de voyages, excessivement intéressants, sont d'une bonne foi fort suspecte. MM. Marche et de Compiègne y ont relevé bien des assertions aventurées. Ils ont eu, du moins, le mérite d'attirer l'attention sur une des parties les plus curieuses de l'Afrique sur laquelle notre pavillon flotte depuis près de trente ans. C'est M. du Chaillu qui a découvert le gorille, le plus puissant des singes.

DUVEYRIER (HENRI) est né en 1840, et avait vingt ans à peine lorsqu'il entreprit une exploration au Sahara. Il pénétra chez les Touaregs, visita Gadamès, Rhat et le Touat, et rapporta sur le désert des notions qui changèrent totalement les idées acceptées jusqu'alors. Où l'on avait cru longtemps qu'il n'existait qu'une plaine de sable, il avait découvert un haut massif montagneux, le Hoggar. Il a rendu un immense service à la France en faisant connaître les populations qui avoisinent notre colonie algérienne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862 et nommé commandeur de l'ordre de Léopold au congrès géographique de Bruxelles, en 1876.

M. Duveyrier a publié sur les Touaregs un grand ouvrage en trois volumes, qui se recommande par l'étendue des recherches et la science de l'auteur; mais la relation de son voyage, promise depuis longtemps, n'a pas encore paru.

SCHWEINFURTH (GEORGES) est né à Riga (Russie) en 1836. Un herbier qu'on lui donna à classer à Berlin lui donna un vif désir de connaître la flore africaine. Préparé par un premier voyage sur les bords de la mer Rouge, où il attrapa une maladie de la rate, à laquelle il attribue l'impunité avec laquelle il résida depuis dans les régions les plus fiévreuses, il partit de Khartoum en 1868, et explora pendant trois ans le bassin de Bahrel-Gazal, le plus important des affluents du Nil. Il se lia d'amitié avec un marchand nommé Abd-es-Samate, espèce de héros nubien, qui le conduisit dans le pays des Monbottous, où il découvrit le fleuve Ouëllé, qui est très-probablement le cours supérieur du Chary, qui aurait ainsi 1,800 à 2,000 kilomètres de long. Le voyage de M. Schweinfurth a surtout été précieux pour la botanique et l'éthnologie, qu'il a étudiées avec une véritable passion.

Nommé à son retour (1871) président de la Société de géographie du Caire, M. Schweinfurth a donné sa démission en 1874, mais il est resté en Égypte.

SPEKE (JOHN-HANNING) est né en 1827, en Angleterre. Son nom est immortalisé par la découverte du lac d'où sort le Nil. C'est lui qui a résolu le problème des sources de ce fleuve, qui occupait déjà l'antiquité, où l'on disait d'une chose introuvable : chercher les sources du Nil, *querere caput Nili*, comme nous disons : chercher un merle blanc. Speke, après avoir conquis le grade de capitaine aux Indes, fit, en 1851, un premier voyage avec le capitaine Burton dans le pays de Somaulis. En 1857, ils repartirent et concertèrent leur itinéraire d'après des bruits qu'ils avaient recueillis sur l'existence d'immenses nappes d'eau au centre de l'Afrique. Ils découvrirent, en effet, le lac Tanganyika à 41 ou 4,200 kilomètres de la côte. Burton, étant tombé

malade, Speke fit seul une excursion vers le nord, et découvrit le lac Victoria-Nyanza, vaste mer intérieure, d'où il supposa que le Nil sortait. La jalousie le brouilla avec Burton, ce dernier ne pouvant supporter le succès de son compagnon. Revenu en Angleterre, où sa supposition sur le Victoria-Nyanza et le Nil avait rencontré beaucoup d'incrédulства, il organisa, avec le capitaine Grant, une seconde expédition destinée à en vérifier l'exactitude. Il se mit en route en 1860, et eut, en effet, la joie de voir un grand cours d'eau sortir du lac, et de le suivre jusqu'à Gondokoro. C'était bien le Nil.

Speke revint en Angleterre comblé de gloire. Le 21 septembre 1864, l'Association britannique l'attendait pour l'entendre raconter son voyage, lorsqu'on apprit qu'il venait de se tuer à la chasse.

HEUGLIN (THÉODORE DE), né en 1824 dans le Wurtemberg, a parcouru le bassin du Nil dans tous les sens pendant plus de trente ans, et notamment l'Abysinie et le bassin du Nil blanc. Il a fait, en outre, en 1870, une expédition au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, passant ainsi de l'équateur au pôle. A son retour à Stuttgart, il lui arriva un malheur qui attrista le reste de sa vie. En revenant de la chasse, son fusil partit subitement et tua un passant. Il est mort en 1876, au moment où il se préparait à de nouvelles expéditions au compte du khédive. Il a été longtemps consul d'Autriche à Khartoum. Ses relations se distinguent par l'esprit scientifique qui les anime.

Remise d'un sabre d'honneur à Abd-ul-Kérim par la jeunesse hongroise

NUL n'ignore la haine profonde que les Hongrois portent aux Slaves, et il faut remonter à l'année 1848 pour trouver la principale cause de l'antipathie qui divise ces deux races. A cette époque, lors de la révolte de Hongrie, l'empereur d'Autriche trouva surtout un appui efficace chez les Croates (slaves autrichiens) du ban Jellachich, lesquels aidèrent puissamment à la prise de Péterwardin. Aussi, lors de la dernière guerre de Serbie, alors que les Croates passaient en foule dans les troupes du prince Milan, les Hongrois appelèrent-ils de tous leurs vœux la victoire dans le camp turc. Lorsque le 29 octobre 1876 Abd-ul-Kérim, à la tête de 104,000 hommes, put enfin, après quatre mois d'efforts inouïs, forcer à Djunis la vallée de la Morava, que défendait Tcherniaïeff à la tête d'une poignée de miliciens serbes mal armés et sans organisation militaire, l'enthousiasme fut-il grand en Hongrie. Oubliant que leurs aïeux furent les ennemis les plus acharnés des Turcs et formèrent jadis une barrière infranchissable contre les incursions des hordes mahométanes, les jeunes gens de Bude-Pesth résolurent d'offrir un sabre d'honneur à Abd-ul-Kérim, le vainqueur de Djunis. La lame de cette arme a, paraît-il, appartenu à Marie-Thérèse, et, sur la poignée et le fourreau, les armoiries des Sigismond, Jean Hunyad, Louis II fraternisent, entrelacées avec le croissant des vainqueurs de Mohacz.

Ce sabre a été remis le 13 janvier 1877 au général ture par une députation composée de douze étudiants appartenant aux premières familles de la capitale de la Hongrie, et de plusieurs correspondants de journaux hongrois. Reçus au Seraskiérat, ces jeunes gens, portant le costume pittoresque des magyars, aux talpachs ornés de plumes et aux pelisses doublées de fourrures de prix, ont été introduits dans le grand salon de réception, où attendaient le serdar Abd-ul-Kérim-Pacha et plusieurs généraux de l'armée ottomane. M. Jules de Szücs, président du Comité des Soixante, s'est détaché du groupe et, prononçant un discours au nom de la jeunesse hongroise, a offert à Abd-ul-Kérim le sabre d'honneur, arme destinée, suivant son allocution, « à dénouer le nœud gordien qu'on appelle la question d'Orient. »

La Frégate l'Incomprise

D'ARMI les nombreuses publications illustrées qui ont paru à l'occasion de la nouvelle année, nous devons signaler à nos lecteurs, *la Frégate l'Incomprise*, par Sahib, une nouveauté originale et humoristique. C'est un livre nou-

veau, nouveau surtout par l'originalité du sujet : l'auteur y peint avec beaucoup de gaieté et d'esprit, autant par sa plume que par son crayon, la vie à bord des matelots et des aspirants. Le côté scientifique et technique n'est pas oublié; mais il est encadré de scènes maritimes toujours pittoresques, puisqu'elles sont vécues, et de spirituels et innombrables dessins. — C'est en quelque sorte le 101^e de la marine.

COURRIER DU PALAIS

La petite monnaie d'une grosse affaire. — Les demandes en nullité de mariage. — La résignation inutile. — Voyage à Londres. — L'fluence de l'air. — L'effet du retour en France. — Voyage au Brésil. — La loi des contrastes. — Effet reproduit. — Un testament olographe. — Heureux effets du casse-tête chinois appliqué à la plaidoirie.

LE tribunal civil de la Seine n'a pas encore rendu son jugement dans l'important procès en nullité de mariage, dont je vous parlais dans ma dernière chronique; mais les demandes en nullité de mariage se présentent en foule cette semaine, et, si je n'ai pas à vous offrir, sur ce sujet, la grosse pièce d'un débat hors ligne, je puis au moins vous en donner la petite monnaie.

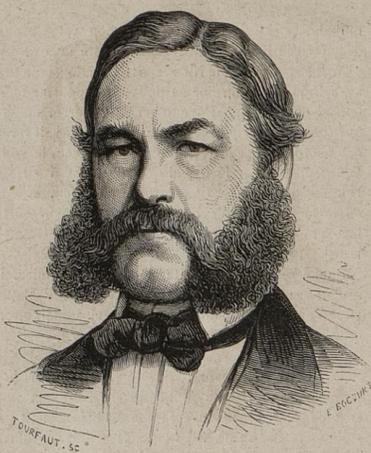
Les deux dames ou pour mieux dire les deux demoiselles, qui ont formé devant la 1^{re} chambre des demandes en nullité de mariage et qui ont obtenu gain de cause, s'y sont prises un peu tard, peut-être, pour formuler leur réclamation; les deux mariages dont il s'agit remontent à 1863 et 1864! Après tout, cela prouve en faveur des pauvres jeunes filles abusées; depuis quinze ou seize ans, elles n'ont probablement cessé ni l'une ni l'autre d'avoir une foi robuste dans la loyauté de leurs époux respectifs; elles se disaient sans doute. Faisons preuve de patience, de douceur, de résignation, cette touchante attitude ne peut manquer de rappeler à nous nos maris oublieux de leurs serments. Mais toute patience a des bornes, et, absolument comme si elles s'étaient donné le mot pour manquer de résignation à jour fixe, les deux victimes sont arrivées presque en même temps aux pieds des juges pour demander, non pas la confirmation légale de mariages imprudents, mais bien leur liberté pleine et entière.

En 1864, M^{lle} Bourdon d'Almagro, alors à la tête d'un magasin de parfumerie, offrait, par une insertion dans les *Petites-Affiches*, son concours à toute personne qui s'occuperait de la traduction de livres espagnols. — C'est là, du moins, ce que racontent à l'audience les avocats plaidant dans la cause. — M. Louis, employé dans le service télégraphique, et qui voulait répandre dans le public français les beautés de la littérature espagnole, se mit en rapport avec M^{lle} Bourdon d'Almagro. La combinaison littéraire hispano-française aboutit, par extraordinaire, à un voyage en Angleterre, à Londres même, où, pour faciliter la collaboration, un mariage fut célébré, devant un prêtre catholique, dans la chapelle royale bavaroise. Pour peu que vous lisiez les romans anglais, vous pourrez vous convaincre de la facilité avec laquelle on y parle de se prendre sous le bras et de s'en aller à la plus prochaine église pour « faire un mariage. » Il paraît que c'est contagieux, — épidémique, si vous l'aimez mieux. — Mais quand on a fui cet air matrimonial, quand on est de retour en France, il paraît que l'influence tend à s'affaiblir. M. Louis et M^{lle} d'Almagro, qui n'avaient passé que quelques jours à Londres, commencèrent bientôt à se refroidir, et le mariage aboutit en définitive à une pension mensuelle de 100 francs, que payait l'époux jusqu'à l'époque de la guerre, où la dette fut ce qu'on appelle *consolidée* au taux de 60 francs par mois. Vous conviendrez que ce n'est pas la peine d'être marié; aussi la victime n'a-t-elle pas eu de difficulté à prouver que son mariage était entaché de clandestinité, le seul but des contractants ayant été, en le célébrant de l'autre côté de la Manche, de faire fraude à la loi française.

La nullité a donc été prononcée, et il en a été de même pour M^{lle} Julie Lebellot, mariée au Brésil, en 1863, avec M. Guillaume Boursier, devant un prêtre brésilien. Cette fois, il y avait bien certainement, dès l'origine, incompatibilité de caractères. M^{lle} Julie avait



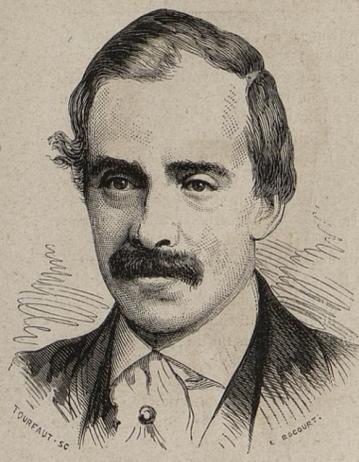
Baron de Decken.



Henri Barth.



Guillaume Lejean.



Paul du Chaillu.



Le colonel Chaillé-Long.



Le lieutenant Mage.



Docteur Nachtigal.



Sir Samuel Baker.



Commandant Cameron.



Stanley.



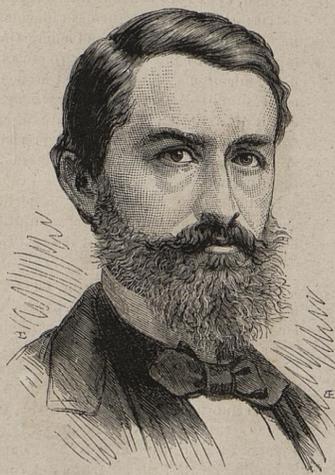
Gerhard Rohlfs.



Théodore de Heuglin.



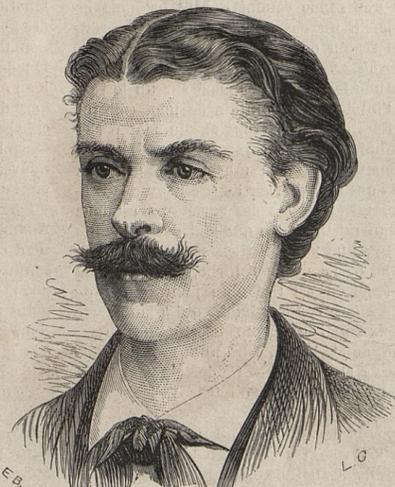
Marche.



Henri Duvoyrier.



Le capitaine Speke.



Georges Schweinfurth.



Giovanni Miani.

LES GRANDS EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE CENTRALE. — (Dessins de M. Bocourt.) — Photographies de MM. Disdéri, P. Petit, Mayer, Georges, Quine, Béchard, Beau, Carey, etc.

seize ans; elle était venue faire son éducation en France et elle retournait auprès de ses parents. Elle sortait de pension, elle ne connaissait rien de la vie. Sur le même paquebot se trouvait M. Guillaume Boursier, qui connaissait bien, au moins, la vie parisienne, puisque, pourvu d'un conseil judiciaire, il allait, avec le consentement très-express de sa famille, visiter les rives étrangères et y chercher la maturité qui avait fait défaut à son extrême jeunesse. De par la loi des contrastes, le roman commença bientôt, favorisé par cette longue traversée, et aussitôt après le débarquement le mariage fut célébré, comme nous l'avons dit, sans aucune publicité, sans consentement, enfin sans aucune des formalités exigées par le code civil.

Décidément, il paraît qu'il est très-dangereux pour les jeunes femmes mariées au delà des mers de revenir sur notre sol; celle qui se croyait M^{me} Boursier ne put obtenir de son mari ni la transcription de son acte sur les registres de l'état civil, ni même la position d'une femme légitime; elle ne fut même pas présentée à la famille de son mari, elle n'habita jamais que dans des hôtels meublés, seule bien souvent, seule trop souvent, puis enfin seule toujours, sans ressources, sans nouvelles... M. Boursier n'a même pas répondu à l'assignation, et c'est par défaut que la nullité du mariage a été prononcée.

Puisque nous avons, ne fût-ce qu'un instant, — le temps de célébrer un mariage! — posé le pied sur la terre du Brésil, restons-y encore un moment pour une affaire d'une tout autre nature: un gros procès, gros pour le chiffre des réclamations de la demanderesse, est encore écloso devant la 2^e chambre. La difficulté n'offre rien de bien rare et de bien original; c'est la veuve de M. Cerf-Lévy, établi et décédé bijoutier à Rio-de-Janeiro, qui intente une action en reddition de comptes à M. Moïse Aaron, associé et mandataire de feu son mari. En faisant la part des exagérations possibles, on peut se former une idée de l'importance de la réclamation par le chiffre de 700,000 francs, somme à laquelle M^{me} veuve Cerf-Lévy fixe le dommage que son adversaire lui ferait éprouver par son refus. M. Moïse Aaron résiste, en effet, et soutient que le testament olographe daté du Brésil, qui institue la veuve légataire universelle, n'est pas de la main du défunt; que celui-ci ne connaissait pas la langue française; qu'il avait l'habitude d'écrire ses lettres en langue allemande et en se servant des caractères hébraïques; enfin, qu'il avait ordinairement recours à une main étrangère quand sa correspondance était en français.

Voilà ce que plaidait M^e Masse, l'avocat du défendeur, s'appuyant sur les résultats de l'enquête que le tribunal avait ordonnée, et ces conclusions étaient terribles, on le comprend, puisqu'un testament olographe doit, à peine de nullité, être écrit tout entier de la main du testateur. C'est ici seulement que le débat devient curieux: M^e Georges Morillot, l'avocat de la demanderesse, s'est livré à un travail de patience et d'ingéniosité qui rappelle les complications abstruses du casse-tête chinois: il a remarqué que les lettres de M. Cerf-Lévy sont souvent datées de différents lieux et signées en caractères français; or, en réunissant tous les signes compris dans ces dates et dans ces signatures, on y retrouve la totalité des lettres de notre alphabet et des chiffres arabes. Le testateur, fort intelligent, d'ailleurs, comme homme et comme négociant, a donc pu écrire son testament, soit spontanément, soit en copiant un modèle qu'il se serait fait faire. Voilà qui est venu en aide aux conclusions des experts en écriture, et M^{me} veuve Cerf-Lévy a gagné son procès.

PETIT JEAN.

THÉÂTRES

AMBIGU: Reprise du *Juif Polonais*. — VARIÉTÉS: le *Docteur Ox*, opérette féerique en trois actes et six tableaux, tirée du roman de M. Jules Verne, par MM. Philippe Gille et Arnold Mortier; musique de M. Offenbach.

L'AMBIGU, dont les destinées sont si lamentables depuis quelques années, vient enfin de trouver un directeur; et ce directeur, à qui je souhaite toutes les chances heureuses, est un des nôtres, c'est-à-dire un homme de lettres, un journaliste, — pis encore, un chroni-

queur de théâtres (!) C'est M. Laforêt, qui a une idée et une conviction, qui croit à la vitalité du drame en France, et dont l'audace effrayante est digne assurément de toutes les sympathies. A défaut d'un drame nouveau (il s'agissait d'ouvrir vite), M. Laforêt a demandé aux heureux auteurs de *l'Ami Fritz* le drame de leur début, *le Juif Polonais*, qui avait fort honorablement réussi au théâtre Cluny, et qui offre un mélange intéressant de charme et de terreur, convenable de tout point au terrain nouveau sur lequel il se produit. Je n'ai pas à apprécier une seconde fois cette pièce, à laquelle j'ai rendu justice en son temps; mais ce qu'il m'est permis de dire, c'est que je la préfère à *l'Ami Fritz*, autant qu'invention et qu'exécution. *l'Ami Fritz* est un tableau, une idylle, tout ce qu'on voudra, rien du plus; *le Juif Polonais* est un ouvrage dramatique, conçu et exécuté d'après les règles accoutumées. *l'Ami Fritz* aurait, je crois, échoué au théâtre Cluny; *le Juif Polonais* aurait réussi quand même à la Comédie-Française.

J'étonnerai bien MM. Ereckmann-Chatrion en leur apprenant que l'idée première de leur drame se trouve dans deux pièces qu'ils n'ont assurément jamais vues: *le Monomane*, de Charles Dureyrier, représenté à la Porte-Saint-Martin, et *l'Assassinat du Pont-Rouge*, de Charles Barbara, représenté à l'Ambigu. Qu'est ce que cela prouve? rien, sinon qu'il n'y a aucun sujet neuf, — et qu'à moins d'être M. Cameron on ne peut guère être certain de poser le pied sur un sol qui n'ait été foulé... au moins depuis quelques années. Écoutez Alfred de Musset à ce propos:

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tout.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

L'attraction nouvelle du *Juif polonais* est dans la prise de possession du rôle de Mathis par M. Paulin Ménier. Un comédien fort intelligent, M. Talien, avait attaché son nom à cette création qui lui a ouvert les portes de l'Odéon. M. Paulin Ménier n'a pas vu M. Talien; il n'a eu d'autres guides que lui-même et M. Chatrion, l'un des auteurs. Cela lui a suffi pour donner un caractère essentiellement original à ce Mathis, en qui se résument une bonhomie native et une scélératesse extrême. Depuis *la Fille du paysan* et *les Crochets du père Martin*, M. Ménier n'avait pas retrouvé ces cordes simples et fortes qui affirment le comédien véritable, dans lequel on s'est trop habitué à incarner le Chopart du *Courrier de Lyon*.

A côté de lui, M. Montlouis a donné un accent tout à la fois cordial et poétique au gendarme Christian, et M. Sairvier a repris avec un succès mérité le rôle d'Heinrich, qu'il avait créé et marqué d'un cachet tout particulier au théâtre Cluny. — Une très-jeune fille, charmante de naïveté, M^{lle} Saint-Martin, et une ronde commère, M^{me} Jeanne Boudois, complètent un ensemble qui assurera certainement un regain de nombreuses représentations au *Juif polonais*.

Me voilà une fois de plus amené sur un terrain mixte par l'implacable résolution de mon collègue Albert de Lasalle, qui ne veut absolument parler dans sa Chronique musicale que des théâtres qui relèvent exclusivement de la musique, et point du tout de ceux qui font alterner l'opérette avec le vaudeville. Or, tel est le cas des Variétés. C'est donc moi qui donnerai tant bien que mal des nouvelles du *Docteur Ox*, une pièce d'ailleurs fort singulière, et qui, même de l'aveu de l'affiche, participe de la féerie. Le sujet en est tiré d'un petit roman de M. Jules Verne, ce conteur habile qui a fait servir la science aux fantaisies les plus exorbitantes de son imagination, de M. Verne, par qui ont été dépassés *Robinson Crusoe* et *Gull-Ver*. — Ce docteur Ox, à qui les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë ne sont point inconnues, imagine un jour de secouer la torpeur d'une ville flamande en lui insufflant un gaz d'une activité prodigieuse. Les bourgeois, les avocats, les médecins, les amoureux, jusqu'alors flegmatiques, se mettent à vivre d'une vie ardente, bruyante, convulsive. Au premier aspect, rien n'est moins facile à mettre en scène que cette idée; mais, au second, on reconnaît que les auteurs (un d'eux

avait déjà entrepris à la Gaité l'adaptation du *Voyage dans la lune*) sont gens à triompher de tous les obstacles. Grâce à eux, l'excentrique *Docteur Ox* est devenu un personnage admissible, et son invention éblouira pendant longtemps les spectateurs des Variétés. Il faut dire qu'ils ont été considérablement aidés par les décorateurs, les machinistes, les costumiers, — et surtout par le directeur affolé, qui a mis à leur disposition une centaine de comparses pour représenter dignement une kermesse. Ah! quelle kermesse!

La musique de M. Offenbach? Eh bien! je suis gêné pour en parler. Si j'avoue qu'elle m'amuse, je risque de passer pour un amateur qui se contente de peu. Si je la trouve insuffisante, plagée sur elle-même, recopiée sur d'anciens motifs, j'ai l'air d'avoir pris le mot d'ordre d'Albert de Lasalle. Mon embarras est extrême. Le mieux est peut-être de convenir que le public a paru s'en accommoder, et même qu'il a fait recommencer plusieurs morceaux. Cela prouve au moins un succès.

M. Dupuis et M^{me} Judic sont les deux principaux interprètes du *Docteur Ox*. Est-ce un chanteur irrécusable? Est-ce une cantatrice infallible? A coup sûr, c'est un comédien d'un esprit irrésistible, et une comédienne d'un charme exquis. Ne m'en demandez pas davantage. C'est déjà bien joli comme cela.

CHARLES MONSELET

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE: Reprise de *Cendrillon*, opéra-comique en trois actes, d'Etienne, musique de Nicolo. — Inauguration du tombeau d'Auber.

Cendrillon, représentée pour la première fois le 22 février 1810, obtint un succès extraordinaire. Longtemps, dans les couloirs de théâtre, on parla de la petite Alexandrine Saint-Aubin, qui s'y illustra en jouant du tambour de basque. Très-longtemps aussi la romance: *Je suis modeste et soumise*, resta clichée sur le programme de tous les concerts.

Cependant, quand on reprit *Cendrillon*, en 1843, pour complaire à M^{lle} Darcier, tant d'eau avait passé sous les ponts, et tant de musique rossinienne avait secoué les nerfs des dilettantes, que la partition de Nicolo-Isouard eût paru vieille et fade. Mais on alla chercher Adolphe Adam, qui était passé maître dans l'art d'accommoder les restes. Adam y introduisit des trombones et autres instruments à sons après, comme on jette un filet de vinaigre dans un plat de l'avant-veille dont on veut réveiller la saveur.

Quelques pédants crièrent au scandale, à la profanation, comme si les ariettes de Nicolo fussent des choses saintes.

Je ne veux point prendre parti aujourd'hui dans la polémique ni tenter de la faire renaître. Il est bien évident qu'en principe il faut avoir de l'audace de reste pour corriger ainsi une œuvre consacrée par le succès; mais on peut se demander si, dans l'espèce, ces retouches ne procurent pas un nouveau bail de vie à une partition devenue débile par l'effet du temps.

Quand un artiste, érudit et adroit comme l'était Adam, se charge d'une opération aussi délicate, il tient compte du régime auquel nos oreilles sont soumises pour le moment, de la quantité de son qu'elles peuvent supporter, et il met les choses au point voulu. Son art consiste à deviner, par intuition, ce que l'auteur, auquel il se substitue, eût fait lui-même s'il eût vécu assez vieux pour être notre contemporain.

Ce qui est certain, c'est que la pièce du vénérable Etienne n'eût point perdu à être un peu (comment dire?)... réorchestrée aussi. Elle se déroule encore d'une façon assez amusante; mais le style maniéré, phraseur, ennemi du mot propre dans lequel elle est écrite, paraît aussi suranné qu'une fable de Viennet ou qu'une lettre de Demoustiers faisant part à Emilie de ses aperçus sur la mythologie.

On y entend des choses dans ce goût:

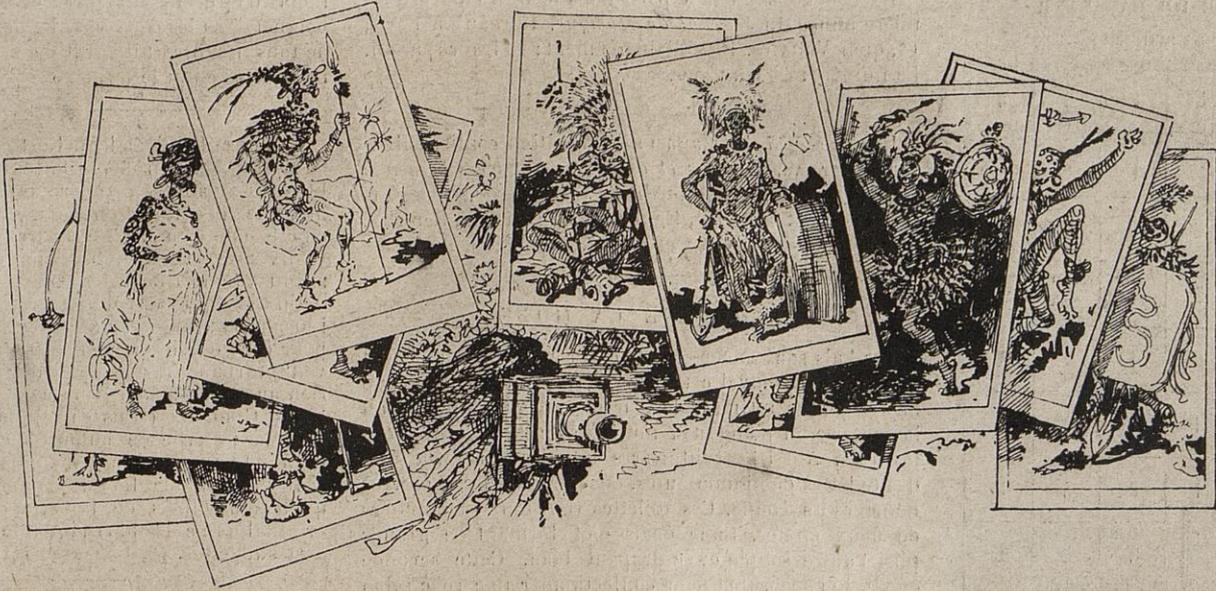


CONSTANTINOPLE. — Remise d'un sabre d'honneur au serdar Abd-ul-Kérim-Pacha par une Députation de la jeunesse hongroise.

(Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Hayette.)



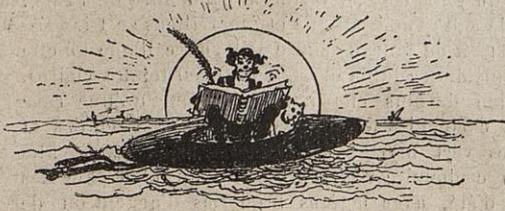
Un mousse.



Le cuisinier de l'équipage.



A serrer les perroquets.



Le commandant Printemps.



Une exécution au Japon.



L'état-major. — Le carré et MM. les officiers.



40 — POLYGRAPHIE DU CAVALIER
LES QUATRE PARTERRES SYMÉTRIQUES

I	T	L	I	L	L	R	N
O	R	A	E	U	F	N	N
R	E	O	T	E	U	R	N
L	I	E	L	E	I	U	A
E	P	R	E	E	I	O	N
M	A	P	D	I	I	O	L
R	I	R	E	I	P	R	U
M	A	A	R	E	R	L	L

Fantaisie sur le Cavalier

(En 16 chaînes rentrantes indépendantes l'une de l'autre.)

Chaque chaîne donnera un mot de quatre lettres, soit, en tout, seize mots, qui, groupés habilement quatre par quatre, donneront quatre groupes de mots carrés.

MM. les amateurs sont priés de les versifier (deux vers au plus par mot); la préférence de classement sera accordée à ceux qui, sans nuire au sens, n'emploieront qu'un seul vers par mot.

(Les meilleurs envois seront publiés avec le nom de leur auteur.)

(Faute de place, la Correspondance est remise à huitaine, avec la suite du *Labyrinthe* et les solutions du n° 1032.)

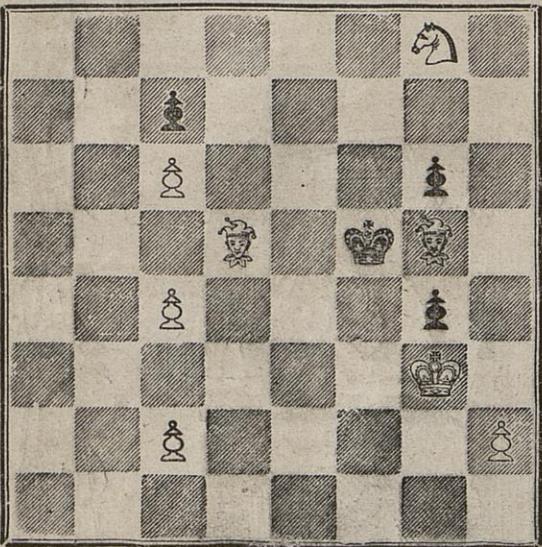
P.-L.-B. SABEL.

M. Bricbaut, numismate à Paris, vient de faire éditer une très-belle médaille commémorative de la Conférence pour la civilisation et l'exploration de l'Afrique centrale, tenue à Bruxelles, sous la présidence du roi Léopold, le 12 septembre 1876.

Cette médaille a été agréée par Sa Majesté. Elle n'a été frappée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires et ne se trouve pas dans le commerce.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 642, COMPOSÉ PAR M. ROSENBAUM.



Les Blancs font mat en quatre coups.

Le lecteur sait-il que le *Journal de Musique* a eu la primeur de la polka déjà célèbre que chante M^{me} Judic dans le *Docteur Ox*?

Cette polka, dite polka burlesque, a été composée par Offenbach, pendant son voyage aux États-Unis; elle a eu dès l'abord le mérite de mettre en mouvement le câble transatlantique.

Le *Journal de Musique*, qui ne recule devant aucun sacrifice, a demandé par dépêche à Offenbach de lui octroyer ce morceau fameux. Le maestro a immédiatement expédié sa polka, et voilà comment cette alerte et joyeuse musique, que chantait l'autre jour M^{me} Judic, était depuis longtemps, grâce à la complaisance d'Offenbach, dans les mains des abonnés du *Journal de Musique*.

La *Polka burlesque* a paru dans le n° 40 de la première année du *Journal de Musique*. Bureaux à Paris, 13, quai Voltaire. Prix d'abonnement: 18 francs par an. Le numéro: 40 centimes.

L'année 1877 du Magasin d'Éducation contient HECTOR SERVADAC, *Voyages et aventures à travers le monde solitaire*, grand ouvrage inédit de Jules Verne, et des articles de MM. Legouvé, Egger, V. de Laprade, Bentzon, Stahl, etc. — J. HETZEL et C^e, 18, rue Jacob, Paris.

ÉCHOS DE LA MODE

Les bals sont encore peu nombreux, quelque court que soit le carnaval cette année; mais il y a beaucoup de réceptions intimes, de soirées sans prétention, dont la sauterie au piano et la musique font à peu près tous les frais. Aussi les couturières ont-elles surtout à faire des toilettes demi-montantes, décolletées en carré, avec manches au coude. Ces toilettes sont toutes composées de deux étoffes, l'une épaisse et formant de grands plis, l'autre souple et se drapant bien. Cette seconde étoffe, indispensable pour confectionner une robe selon le goût du jour, c'est le véritable cachemire de l'Inde. L'effet de cette étoffe unique et merveilleuse est irrésistible, et rien ne saurait rendre l'élégance d'une toilette de soir mêlée de faille et cachemire en teintes claires. Est-il rien de plus charmant, en effet, qu'une robe faille et cachemire tilleul, avec franges, chenilles et broderies vert myrte? qu'une toilette de jeune fille tout en cachemire ciel, c'est-à-dire du bleu pâle des nuages d'été, avec légères broderies d'argent ou de simples plis de faille du même bleu? Du reste, le véritable cachemire de l'Inde a cela de particulier et de charmant qu'il se prête à toutes les combinaisons, à toutes les fantaisies; il est de toutes les saisons, car il existe en trois qualités, différant entre elles par l'épaisseur du tissu; il se transforme suivant sa couleur, claire ou foncée, suivant la coupe qu'on lui donne, suivant les garnitures, les étoffes de soie qu'on leur adjoint en toilette ultra élégante et riche de dîner, de réception, de promenade, de théâtre, en modeste costume de rue, en charmant et solide costume d'enfant, en robe de chambre chaude et gracieuse, en sortie de bal, etc., etc.

Après ce qui précède, il se peut que plus d'une parmi mes lectrices ait la fantaisie de s'assurer de la véracité de mes assertions. Je dois donc prévenir qu'on donne souvent le nom de cachemire de l'Inde à un tissu qui n'a aucun rapport avec le véritable cachemire de l'Inde dont la maison *l'Union des Indes*, 1, rue Auher, a seule le dépôt en Europe. Il est, du reste, un moyen facile de s'assurer de la provenance de l'étoffe. Le véritable cachemire de l'Inde a comme marque de fabrication une lisière chinée à jours qui borde les deux côtés du cachemure. M. Lehoussel, propriétaire de la maison *l'Union des Indes*, expédie partout, en province et à l'étranger, sa collection d'échantillons; il se charge, en outre, de rassortir les failles, satins et velours qu'on mélange aux cachemires de l'Inde. Ecrire directement. UNE PARISIENNE.

RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX

On lit dans la *Revue de la Mode*, ce recueil de toutes les élégances, et sous la signature de son éminent rédacteur, M^{me} Marie de Saverny, les lignes suivantes :

« Quelques-unes de mes lectrices me demandent le moyen d'avoir le visage, les épaules et les bras très-blancs sans mettre de fard. Elles disent avec une certaine raison que l'usage de mettre du blanc est si répandu, qu'à côté des autres femmes, celles qui refusent de s'y soumettre ont un désavantage très-grand. Je ne disconviens pas de cela; mais se peindre, se farder, comme le plus grand nombre, avec la première préparation venue, qui peut être malsaine et qui laisse des traces très-visibles, me semble d'un goût plus que douteux. Enfin, j'ai cherché, pour faire plaisir à nos abonnées, et voici ce que j'ai trouvé : commencer par étendre sur la peau du visage, des bras et des épaules, quelques gouttes de véritable *Eau de Ninon*, puis, par dessus immédiatement, un peu, très-peu à la fois, de véritable *Crème de Ninon*, sorte de cold-cream assez solide, que l'on étend soigneusement et que l'on essuie ensuite, sans autre précaution, avec le véritable *Duvet de Ninon*. Si on a bien soin de ne pas mettre trop de *Crème Ninon* et de l'étendre avec soin, l'effet est certain : on sera très-blanche sans le moindre fard. Ces trois préparations se trouvent chez M^{me} Lecomte, 31, rue du Quatre Septembre. On trouve également chez elle le gant lacé, qui est certainement le gant le plus élégant avec la manche courte. Les gants à six, huit boutons et au-dessus ne vont pas à tous les bras. Si on a le bras ou trop mince ou un peu fort, le gant, à

moins d'être fait sur mesure, descend et plisse sur le poignet dans les deux cas. Le gant lacé est à la mesure de tous les bras : il suffit de serrer plus ou moins le lacet de soie qui le ferme. »

Le joli galon dans lequel est découpée une guirlande de lisérons, de giroflées, de bluets ou de roses admirablement nuancés, est l'ornement obligé d'une robe de bal, que celle-ci soit en tulle, en tarlatane, en soie ou en crêpe de Chine. C'est un travail exquis que les nouveaux procédés de fabrication de la *Ville de Lyon* ont réduit au quart de sa valeur primitive.

Un tissu qui jouit d'une grande vogue, c'est le tulle illusion pointillé d'étincelles or ou argent. On l'emploie pour robe ou simplement pour tunique, écharpe, fichu, voile, turban. La gaze lamée or et argent ne le cède en rien au tulle illusion pour composer de brillantes toilettes. Ces deux tissus se reproduisent en toutes nuances. On les orne de galon étincelle or ou argent, élastique et léger, ou d'une dentelle or.

Il y aurait une longue énumération à faire des coquettes créations de la *Ville de Lyon*, dont le goût original prête la plus piquante saveur aux plus modestes toilettes. (6, Chaussée d'Antin.)

Traite aux perles! Radis roses, Cœur d'artichaut, Peau de satin, France adorée, M^{me} Printemps, valse, tout fureur.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & C^{ie}
35, Quai des Grands-Augustins, Paris.

- Amour et Devoir, par M^{me} Mathilde de Saint-Vidal. Un vol. in-12 3 fr.
- Le Bonheur au Foyer, lettres d'une mère à sa fille, par M^{me} Julie Ferthault. Un vol. in-12 3 fr.
- L'Éducation du Cœur, causeries et études morales, par la même. 2^e édit. Un vol. in-12. 3 fr.
- Le Talisman de Marguerite, par Alfred Séguin. Un vol. in-12. 3 fr.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auher.

L'AÉRONAUTE Journal de navigation aérienne. Paris, 6 fr. p^r an, r. Lafayette, 95.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions. DIRECTEUR : CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ. Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : 3 FR. PAR AN. Paris et Départements. Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr. L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau PORTEFEUILLE FINANCIER avec un Traité de Bourse de 200 pages.

BAIGNOIRE antique en marbre A VENDRE. — GIROUY, Fg Saint-Antoine, 75, Paris.

10^e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
4 fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance et angère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des sorts.
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ) guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. f.

GRANDS MAGASINS DU
LOUVRE
AVIS
La Grande Mise en Vente de
BLANC
ET DE
TOILERIES
aura lieu
Lundi 5 Février

Les RAYONS de BLANC vont prendre possession, dans les AGRANDISSEMENTS, de leurs emplacements définitifs; ils occuperont maintenant, en outre de la Galerie de Rivoli, la

NOUVELLE GALERIE TRANSVERSALE
UNE VASTE ENTRÉE (Rue Saint-Honoré), donnant accès dans cette Galerie, sera inaugurée à cette occasion.

MÉTHODE ROBERTSON.
ANGLAIS M. HAMILTON ouvrira un nouveau Cours d'anglais, mardi 6 février, à 9 h. du soir, r. Chaboussat, 8.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION
LE DÉPÔT DE
LA VELOUTINE VIARD
ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 5 bis, rue Auber.

NÉURALGIES Guérison immédiate par les pilules anti-néuralgiques du Dr Gronier. 3 fr. la boîte. Phar. Levasseur, 23, r. de la Moutarde, Paris.
ASTHMES guéris par les TUBES LEVASSEUR.

CORDIAL S^t-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille l'appétit, favorise la digestion, relève les défaillances physiques ou morales; constituant en un mot la plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après chaque repas. — DÉTAIL dans toutes les villes.
GROS : COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE.
DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

Plus de **TÊTES CHAUVES!** Découverte de REPOUSSE CERTAINE et ARRET des chutes (à forfait). Env. gratuits renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

 CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX DE
M^{me} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

MÉDAILLE D'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE, Expositions
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES
TRENTÉ-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIRDOP VÉGÉTAL DÉPURATIF
Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr^{is} et fee. S'adr. dépôt gén^l 4, r. de l'Échiquier, Paris.

L'INSTALLATION DU
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financiers
DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, N° 16
EST FIXÉE AU LUNDI 19 FÉVRIER

J. HETZEL & C^{ie} Le Magasin Illustré d'Éducation et de Récréation J. HETZEL & C^{ie}
Éditeurs, 18, rue Jacob Éditeurs, 18, rue Jacob

HECTOR SERVADAC OUVRAGE INÉDIT DE **JULES VERNE**

ABONNEMENT — UN AN VOYAGES ET AVENTURES A TRAVERS LE MONDE SOLAIRE ABONNEMENT — UN AN

Paris, 14 fr. Paraissent en même temps. — BÉQUILLETTE, par E. LEGOUÉ. — L'ALPHABET ET LE PAPIER, par EGGER (de l'Institut). — LE PETIT GARDE-MALADE, Paris, 14 fr.
Départements, 16 LE PETIT SOLDAT, par V. de LAPRADE. — LES GROISELLES, par STAHL et FROELICH, Départements, 16
Union postale, 17 HISTOIRE D'UNE BANDE DE CANARDS, LES MAINS DE M^{lle} MARGUERITE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. — VOYAGE DE DEUX ENFANTS DANS UN PARC, par L. BIART, Union postale, 17
LA PETITE RAMASSEUSE DE CENDRES, par BENTZON. — NOS JARDINS, par H. FAUQUEZ. — AVENTURES D'UN GRILLON.
Dessins de Philippoteaux, Frelsch, J. Davis. — Envoyer le montant de l'abonnement en timbres ou mandat-poste, chèques ou autres valeurs à vue sur Paris. — Dessins de P. Lambert, Th. Scholer, A. Marie, Renard.

Argentez vous-même Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, enivre, ruoltz et plaqué, avec le BLEU D'ARGENT PUR Garant sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flaçon 1 fr. 50; Triple flaçon 3 fr. 50
F. VIARD ✱, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre 

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

PROPRIÉTÉ à Paris, avenue Damesnil, 116, et rues des Quatre-C enuils, et des Trois-Chandelles, à côté de la mairie du 12^e arr., composée de : Maison, Gr. Jardin, allées de gr^s arbres, vue magnifique, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 20 février 1877. Contenance : 2,800^m. — Mise à prix : 120,000 fr. S'ad. à M. Magnier, avocat, avenue Victoria, 24, et à M^e LE VILLAIN, not., rue Boissy-d'Anglas, 9.

ADJON, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 20 février 1877, d'UNE G^{de} MAISON à PARIS, rue LOUIS-LE-GRAND, 10. — Cont. : 180 m. environ. Revenu : 13,500 fr. — Mise à prix : 250,000 fr. S'ad. à M^e MEGRET, notaire, rue de Richelieu, 45.

Étude de M^e EDMOND COCHE, avoué à Paris, boulevard de Sébastopol, 31 (succ^r de M. Petit-Dexmier).
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 10 février 1877,

MAISON SISE A PARIS
rue de l'Université, n° 71.
Contenance : 570 mètres environ.
Produit net annuel, susceptible d'une grande augmentation : 6,600 fr. environ.
Mise à prix : 135,000 fr.
S'adresser audit M^e Coche et à M^e Tixier et Mercier, avoués à Paris.

Étude de M^e LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29-Juillet, n° 3.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 17 février 1877, à 2 heures,

MAISON SISE A PARIS
rue Sauval, n° 14 (1^{er} arrondissement).
Revenu par bail principal expirant le 1^{er} janvier 1882 : 4,500 fr.
Mise à prix : 30,000 fr.
S'adresser audit M^e Le Brun.

IMMEUBLE RUE ST-GEORGES, et 43 A ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 27 février 1877. — Conten. : 728 m. Mise à prix : 300,000 fr. S'ad. à M^e BERTRAND-MAILLEFER, not., r. du Havre, 10.

HOTEL RUE POISSON, 11, près l'avenue de la Grande-Armée, avec écurie et remise, A VENDRE, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 27 février 1877. Mise à prix : 100,000 fr. S'ad. à M^e DESCHARS, not., r. de Grenelle-St-Germ., 9.

ILE ST-DENIS 10 MAISON DE CAMPAGNE, RUE du Bocage, 18; 20 TERRAIN A BATIR, en jardin enclos de murs, de 441 m., à l'angle des rues du Bocage et de l'Abbaye, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 23 fév. 1877. Mises à prix : Maison, 12,000 fr.; Terrain, 6,000 fr. S'ad. à M^e LE VILLAIN, notaire, r. Boissy-d'Anglas, 9.

VILLE DE PARIS
ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 6 février 1877, d'un TERRAIN rue d'Argenteuil (partie B du 12^e lot de la 2^e série des terrains de l'av. de l'Opéra). Conten. : 383 m². Mise à prix (450 fr. le mètre) : 172,350 fr. S'ad. aux n^{os} : Mes J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. de la Paix 5, d. de l'ench.

PROPRIÉTÉ RUE FRANÇAISE, PARIS
A VENDRE, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 20 février 1877, à midi. Revenu brut : 18,500 fr. — Mise à prix : 170,000 fr. S'ad. aux notaires, Mes LEGAT, rue St-Lazare, 82, et BREUILLAUD, rue St-Martin, 333, dépos. de l'ench.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

Voyage Pittoresque

A TRAVERS LE MONDE (*)

« Supposez, dit M. R. Cortambert, une assemblée composée de savants, d'écrivains célèbres, de voyageurs illustres, de géographes distingués ou de simples observateurs; interrogez-les, écoutez-les : les uns sauront vous présenter sous une forme large, grandiose, les phénomènes de la nature; les autres, en quelques traits étincelants, peindront la physionomie des villes ou le caractère des hommes. A côté de ce bataillon d'élite, viendront se grouper quelques touristes, quelques philosophes dont le cœur a su battre aux imposants spectacles de la terre, et qui reproduisent fidèlement, simplement, les impressions qu'ils ont ressenties.

« Le Voyage pittoresque à travers le monde n'est, à proprement parler, que cette noble réunion d'amis de la géographie et d'admirateurs ardents des beautés de la création; avec lui, les lecteurs visiteront à peu près tous les points du globe, contempleront les plus merveilleux paysages, pénétreront dans les centres les plus peuplés, et



Le Bosphore et Constantinople.



Vue du Liban et de Beyrouth.

(*) Par Richard Cortambert. — Hachette, 1877.

Gravures extraites du VOYAGE A TOUR DU MONDE, par M. Richard Cortambert. — (Hachette, éditeur)

passeront tour à tour des contrées les plus civilisées aux pays les plus sauvages...»

Et quels compagnons! quels guides! Les plus intrépides explorateurs, les maîtres de la science et de la littérature : Fénelon, Buffon, Cuvier, Th. Gautier, Chateaubriand, Lamartine, A. Dumas, V. Hugo, Michelet, E. de Beaumont, E. Cortambert, Faye, Walkenaër, Taine, Mérimée, Malte-Brun, Jules Duval, E. Reclus, A. Lemerrier, A. Maury, E. Pelletan, de Saussure, du Camp, Nodier, Marmier, E. About, L. Rousselet, Hubner, J. Garnier, Dumont d'Urville, Daumas, Livingstone, Schweinfurth, Beauvoir, etc.; M^{mes} de Staël, Léonie d'Aunet, Hommaire de Hell, Agassiz, etc.

De magnifiques gravures, d'une fidélité scrupuleuse, ajoutent à l'illusion de cet incomparable panorama, où l'on voit successivement passer toutes les parties du globe. Nos lecteurs pourront juger de leur perfection par les vues du Bosphore et de Beyrouth, que nous reproduisons ici.

« Un bon livre est un bon ami, » a dit quelque part Bernardin de Saint-Pierre. Nous souhaitons que celui-ci devienne le compagnon inséparable de la jeunesse, à laquelle il est dédié. — M.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE (DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LE FORT, Directeur du Journal, 233, r. du Fanbourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

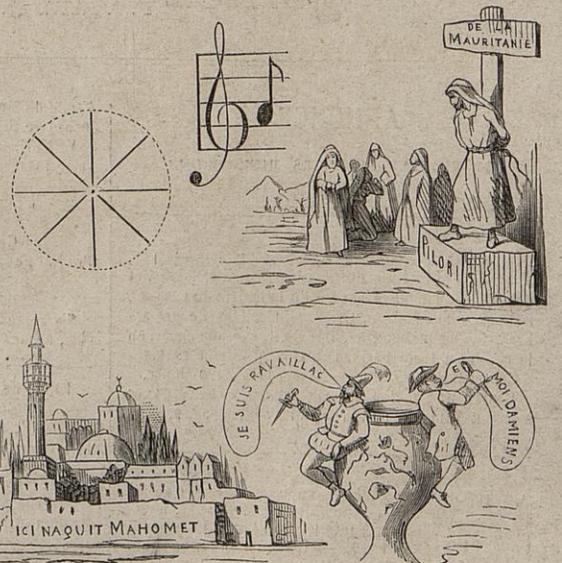
Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et C^{ie}, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Solutions justes du dernier rébus : l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; café Gaulier, à Cadillac; Nonnotte, à Brienne-le-Château; Brissard, à Orléans; les sorciers, à Billom; café de Paris, au Bugue; cercle musical d'Aubenas; café du Désir, à Paris; café Cubes, à Condom; café de Paris, à Vitry-le-Français; Eugène Robardey; Martin Maraval; café Brunet, à Digne; café National, à Vierzon; Rick, à Colombes; restaurant Etienne, à Lyon.

RÉBUS



Explication du dernier rébus : Le Monde illustré ne dévore pas (comme le Sphinx) qui ne devine pas ses rébus.